

Le chevalier

L'armement

Élevé à la campagne par sa mère qui est veuve, Perceval rencontre pour la première fois des chevaliers dans la forêt.

Il s'avancait en lançant les javelots qu'il avait apportés quand il entendit du fond de la forêt venir cinq chevaliers qui avaient revêtu leur armure et s'étaient équipés de toutes leurs armes. Quand le jeune homme les aperçut, quand il vit les hauberts étincelants et les heaumes clairs et luisants, et les lances et les écus qu'il n'avait encore jamais vus, tout cela lui parut très beau et séduisant.

Le plus important des chevaliers, l'apercevant, s'est approché de lui et demande : « As-tu vu aujourd'hui cinq chevaliers et trois jeunes filles ? » Mais le jeune homme a d'autres questions et il s'y emploie. Il étend sa main vers la lance du chevalier, la saisit et lui dit : « Mon beau seigneur, vous qui portez le nom de chevalier, qu'est-ce que vous tenez là ? – C'est ma lance. – Voulez-vous dire, reprend le jeune homme, qu'on la lance comme moi je le fais avec mes javelots ? – Mais non, jeune homme. On en frappe sans la lâcher. – Alors un seul de ces javelots est préférable, car quand je le veux, je m'en sers pour tuer oiseaux et bêtes sauvages. » Le jeune homme lui prend le bas de l'écu et lui demande à haute voix : « Qu'est-ce que c'est, et à quoi cela vous sert-il ? – Je vais t'expliquer car je veux bien te faire plaisir. Ce que je porte s'appelle un écu. – Cela s'appelle un écu ? – Oui, dit le chevalier, et tu ne dois pas le dédaigner, car c'est pour moi un ami si fidèle que, si quelqu'un me lance un javelot ou me tire une flèche, il s'interpose pour arrêter tous les coups voilà, jeune homme, le service qu'il me rend. » Le jeune homme qui tenait le pan de son haubert le tire à lui : « Dites-moi, mon beau seigneur, quel est ce vêtement que vous avez ? – Jeune homme, tu ne sais donc pas ? – Non, moi je ne sais pas. – Jeune homme, c'est mon haubert. Il est aussi lourd que du fer. – Qu'en faites-vous, à quoi sert-il ? – Jeune homme, la réponse est simple : supposons que tu veuilles lancer sur moi un javelot ou tirer une flèche, tu ne pourrais pas me faire de mal. – Seigneur chevalier, pourvu que Dieu ne donne pas de tels hauberts aux biches et aux cerfs. » Et l'autre continue : « Êtes-vous comme cela de naissance ? – Mais non jeune homme, il ne peut se faire qu'une créature vienne au monde ainsi. – Qui donc vous a équipé ? – Jeune homme, je pourrai bien te le dire. – Mors, dites-le moi. – Bien volontiers. Il n'y a pas encore cinq jours pleins que tout cet équipement m'a été donné par le roi Arthur quand il m'a armé chevalier. »

« Maintenant parlez-moi du roi qui fait les chevaliers, et dites-moi l'endroit où il séjourne la plupart du temps. – Jeune homme, répondit-il, je peux te dire que le roi séjourne à Carduel ; il n'y a pas encore cinq jours qu'il y séjournait car j'y étais et je l'ai vu. »

Perceval décide alors de se rendre auprès du roi Arthur afin qu'il l'arme chevalier. Là, il est victorieux du chevalier Vermeil, ennemi du roi Arthur, dont il prend le nom et les armes. Yvonet, personnage de la cour du roi, l'aide à se revêtir.

Yvonet lui met les éperons ; puis il le revêt du haubert, le meilleur qui ait jamais existé, et sur la coiffe il lui met en place le heaume, qui lui va très bien ; quant à l'épée, il lui enseigne comment la ceinture pour qu'elle pende sans être trop serrée. Puis il lui met le pied à l'étrier et le fait monter sur le destrier : l'autre n'avait jamais vu un étrier et il ne savait pas se servir des éperons. Yvonet lui apporte l'écu et la lance, puis les lui donne à tenir. Avant qu'il ne s'en aille, le jeune homme lui dit : « Mon ami, prenez mon cheval et emmenez-le ; je vous le donne puisque je n'en ai plus besoin. » Alors, ils se séparent. Le jeune homme, sans délai, s'en va, éperonnant son cheval à travers la forêt.

Chrétien de Troyes, *Perceval ou le Conte du Graal*

Le château fort

Revêtu des armes du chevalier Vermeil qu'il a conquises, Perceval rencontre le seigneur Gornemant de Goort qui lui en apprend le maniement avant de le faire chevalier.

Le jeune homme s'en va éperonnant son cheval à travers la forêt. Il débouche sur une plaine bordant une rivière dont il suit la berge en face d'une falaise de roche vive. Au flanc de cette falaise, sur une pente descendant vers la mer, se trouvait un important château fort. Près de l'embouchure de la rivière, le jeune homme tourna vers la gauche et là, il vit naître les tours du château. Il eut l'impression qu'elles surgissaient de la roche.

Au milieu du château se dressait un haut et imposant donjon. Une fortification avancée défendait l'accès depuis l'embouchure et les vagues venaient en battre les fondations. Sur les quatre côtés de la

muraille, faite de pierres de taille, il y avait quatre tourelles basses bien fortifiées, et d'une belle architecture. Le château avait belle allure et donnait une impression de confort. Devant l'entrée fortifiée on avait construit un pont de pierres cimentées des créneaux s'y élevaient. Au milieu du pont une tour avec par devant, un pont-levis construit selon les règles de l'art le jour, c'était un pont, la nuit, une porte.

Le jeune homme s'avance sur le pont où un homme distingué se promenait : « Jeune homme, désirez-vous précisément quelque chose ? – Oui. – De quoi s'agit-il ? – Accordez-moi l'hospitalité. – Très volontiers, répondit cet homme. Descendez donc de cheval et venez par ici. »

Le seigneur se fait mettre les éperons d'acier tranchant que le jeune homme avait apportés. Ensuite, il monte à cheval, avec l'écu pendu au cou par la bandoulière ; il saisit la lance et dit : « Ami, le moment est venu d'apprendre le maniement des armes, faites bien attention à la manière de tenir la lance, d'éperonner le cheval et de le retenir. » Il lui enseigna sur les armes tout ce qu'il put lui en montrer. Après le dernier exercice, il dit : « Ami, allons donc maintenant nous loger chez moi. Vous trouverez là une hospitalité irréprochable pour cette nuit. » Alors ils s'en vont tous deux côté à côté, et c'est ainsi qu'ils sont arrivés à la résidence.

La résidence du seigneur comprenait de riches bâtiments, beaux et grands. Lui et le jeune homme se lavèrent les mains puis se mirent à table. Ils mangèrent et burent à satiété. Quand ils se furent levés de table, le seigneur pria le jeune homme de rester pour un mois. Comprenant qu'il ne peut convaincre le jeune homme de rester, ils vont se coucher, sans parler davantage.

Chrétien de Troyes, *Perceval ou le Conte du Graal*

Un combat entre chevaliers

Perceval, après avoir quitté le seigneur qui l'a fait chevalier, arrive au château de Blanchefleur. Le château est assiégié mais Perceval, par amour pour la jeune fille, se propose de mettre fin au siège. Il sort affronter Anguingueron.

Le jeune homme n'apprécie guère ces paroles. Il assujettit fermement sa lance et les voilà qui s'élancent l'un contre, l'autre sans plus de défi ni de provocation. Ils avaient chacun, bien en main, une grosse lance de frêne munie d'un fer tranchant et leurs chevaux étaient rapides. C'étaient de puissants chevaliers, animés l'un pour l'autre d'une haine mortelle. Ils se heurtent, faisant craquer le bois de leurs écus, qu'ils brisent ainsi que leurs lances. Les voilà tous les deux à terre. Mais bien vite ils se sont remis en selle et, sans plus de paroles, ils se précipitent l'un contre l'autre, avec plus de féroce que deux sangliers. Ils échangent de violents coups sur leurs écus et leurs hauberts aux fines mailles, aussi longtemps que leurs chevaux peuvent les porter. De colère, de rage, et de toute la force de leurs bras ils mettent en pièce et font voler en éclats le bois de leurs lances. Seul Anguingueron fut jeté à bas. Il était blessé et souffrait beaucoup de son bras et de son côté ; le jeune homme met alors pied à terre, incapable qu'il est de l'attaquer en restant lui-même à cheval. Le voilà donc descendu. Il tire l'épée et affronte son adversaire. Je ne saurais vous rapporter en détails ce qui arriva à chacun d'eux ni vous énumérer tous les coups un par un, mais, sachez-le, la bataille dura longtemps et les coups échangés furent des plus violents, jusqu'au moment où Anguingueron tomba à terre. Alors le jeune homme se précipita furieusement sur lui, si bien que l'autre cria grâce, mais il lui répondit qu'il n'était absolument pas question de faire grâce. Et pourtant lui revient en mémoire le noble seigneur qui lui avait enjoint de ne pas tuer délibérément un chevalier, dès lors qu'il l'avait surmonté et vaincu.

« Ne soyez pas cruel, mon ami, s'écrie le sénéchal, au point de ma refuser votre grâce. J'en conviens et je le reconnaiss solennellement : vous avez été le meilleur et vous êtes un excellent chevalier. Mais pour autant personne, qui nous connaisse tous deux, ne pourrait croire, sans l'avoir vu de ses propres yeux, que toi, tout seul, avec tes seules armes, tu aies pu me tuer en combat singulier. En revanche, si je porte témoignage moi-même, en ta faveur en déclarant face à mes hommes, devant ma tente, que tu l'as emporté sur moi les armes à la main, on s'en remettra à ma parole et ton honneur en sortira grandi. Jamais chevalier n'en aura connu de plus grand. Pense aussi à cela : s'il y a un seigneur à qui tu sois redévable de quelque bien ou qui t'ait rendu quelque service dont il n'ait pas eu encore la récompense, envoie-moi à lui. Je me présenterai de ta part, je lui dirai comment tu m'as surpassé au combat et je me constituerai prisonnier auprès de lui pour faire tout ce que bon lui semblera.

– Maudit soit qui vous en demandera davantage ! Sais-tu bien où tu vas aller ? À ce château. Et tu diras à la belle qui est mon amie que plus jamais de ta vie tu ne lui causeras de tort : puis tu te livreras à sa merci entièrement et sans aucune réserve. »

Chrétien de Troyes, *Perceval ou le Conte du Graal*

Extraits d'un entretien avec Georges Duby : « Un modèle de perfection virile » in *Les Collections de l'Histoire*, n°16, juillet 2002.

Le grand historien Georges Duby a consacré l'essentiel de son œuvre au temps des chevaliers. Un monde dont les valeurs d'honneur, de prouesse, de courtoisie ont été largement diffusées depuis la fin du Moyen Age. Et qui continue encore de nous faire rêver.

L'Histoire : Comment définiriez-vous le chevalier ?

Georges Duby : Dans les documents écrits, dans les textes, le mot latin qui désigne le chevalier, « *miles* », c'est-à-dire le guerrier, se répand très rapidement aux alentours de l'An Mil pour désigner une catégorie sociale particulière.

De quoi s'agit-il ? D'un cavalier : le chevalier, c'est avant tout un combattant qui se distingue des autres parce qu'il est monté sur un cheval. Ajoutons qu'à cette époque, dans les textes dont je vous parle, le terme peut être péjoratif - lorsque les évêques, les princes mènent le combat pour le retour à l'ordre et dénoncent le chevalier comme étant le fauteur du désordre - ou bien, au contraire, très louangeur : bon nombre d'hommes et parfois des princes se glorifient de porter le titre de chevalier.

Concrètement, c'est à ce moment, aux alentours de l'An Mil, où il y eut, je crois, une transformation profonde des rapports de pouvoir entre les hommes, que se met en place cet élément essentiel qui est la base du système féodal et que l'on appelle la « seigneurie » : un système qui maintient la paix et la justice dans un certain territoire, et qui a pour centre un château fort. Le chef de cette forteresse s'entoure d'un groupe de combattants professionnels qui l'aident à maintenir l'ordre et à exploiter, pour prix du service qu'il leur rend, les habitants de la seigneurie et les passants.

C'est ainsi que cette répartition des pouvoirs détermine une sorte de clivage dans la société entre les gens du peuple en général, qu'il s'agisse de paysans, de bourgeois ou de marchands, et ce petit groupe de dirigeants rassemblés autour du maître du château, qui sont les chevaliers : ils participent à l'exploitation du peuple et partagent avec le seigneur les profits de la seigneurie.

L'H. : Enseigne-t-on aux chevaliers des valeurs particulières ?

G. D. : Assez rapidement, dans le courant du XIe siècle, on voit apparaître la notion de chevalerie. Qu'est-ce que c'est que la chevalerie ? Justement, un système de valeurs partagées par les membres de cette aristocratie militaire. Ce système de valeurs s'organise autour de trois pôles : la prouesse, c'est-à-dire la capacité de montrer sa force physique, d'accomplir un exploit militaire ; la loyauté (le groupe est soudé par des obligations, des échanges de services et il s'agit de ne pas se trahir entre soi, de s'épauler dans le combat) ; la largesse enfin, c'est-à-dire le mépris des richesses, le refus de les accumuler et l'obligation au contraire de les dissiper pour le plaisir, par la fête. Voilà à peu près ce qui, aux origines, peut caractériser la chevalerie.

L'H. : Vous n'avez pas évoqué la notion d'honneur...

G. D. : Elle est fondamentale, bien entendu : l'honneur, c'est la seigneurie elle-même, la charge, la fonction que remplit le seigneur, et tout ce qui l'aide à remplir cette fonction. Par extension, le mot a pris le sens qu'il a aujourd'hui et implique que chacun des membres de cette caste veuille, vis-à-vis des autres, lutter pour que sa respectabilité ne soit pas remise en cause. Qu'est-ce qui menace l'honneur d'un homme ? La femme, qui par nature n'est pas fidèle. Ce qui m'amène à parler d'une quatrième valeur apparue plus tard, à la fin du XIIe, début du XIIIe siècle, avec le progrès général, la hausse du niveau de vie, l'organisation plus hiérarchisée des seigneuries, et que l'on appelle la « courtoisie » - du mot « cour », ou « entourage du seigneur ». A la Cour, il y a des femmes ; être courtois, c'est savoir se tenir d'une certaine façon en face des femmes : c'est ce qui distingue le « *courtois* », le chevalier, du « *vilain* », l'homme du peuple.

L'H. : Il y a aussi des pratiques qui sont spécifiques à cette aristocratie, dans lesquelles elle se reconnaît : vous avez cité la guerre. Mais également le tournoi, la chasse ?

G. D. : Oui, parce que ce qui distingue le chevalier de l'homme du peuple, c'est qu'il ne travaille pas. Ses loisirs, il les occupe à des exercices préparatoires à sa fonction militaire et qui l'entraînent : la chasse, privilège de cette caste, et qui est un jeu très dangereux ; et puis, le tournoi : puisqu'il y a des interruptions dans l'activité militaire, on s'affronte dans ce qui est à la fois un divertissement et une occasion de prouver extérieurement sa valeur, de rehausser sa gloire, son honneur.

L'H. : Vous dites que c'est un divertissement. Ce n'est pas dangereux ?

G. D. : C'est très dangereux au contraire. Ne nous laissons pas abuser par les tournois de la fin du Moyen Age où les chevaliers se retrouvent lors d'une joute organisée dans un terrain clos - encore que même à cette époque-là ce soit dangereux. Mais le tournoi du XIe et du XIIe siècle, ce sont deux bandes ou trois, quatre, qui se jettent l'une contre l'autre dans un terrain qui n'est pas limité et où tous les coups sont permis ; le but est de capturer les adversaires, et de s'emparer de leurs armes et de leurs chevaux pour ensuite les soumettre à rançon.

L'H. : L'Église condamne les tournois et la violence qui s'y exprime. Quelle est sa position, en général, vis-à-vis de l'idéologie chevaleresque ?

G. D. : Entre les dirigeants de l'Église et les chevaliers, il y a osmose : le haut clergé se recrute dans la chevalerie, et il existe des solidarités familiales et même conviviales qui font que c'est un milieu où les deux cultures, la culture ecclésiastique et la culture chevaleresque, ont tendance à se rencontrer et à s'enrichir réciproquement.

L'Église, au début, a considéré les chevaliers comme des agents du démon parce qu'ils effectuaient des razzias et faisaient régner la terreur sur des terres d'Église ; mais, en même temps, ces envoyés du diable, c'étaient les frères, les cousins des évêques, des chanoines, ce qui fait qu'on s'arrangeait toujours... Et puis, peu à peu, l'Église s'est employée à christianiser le système de valeurs chevaleresques.

Elle y est parvenue de deux façons : tout d'abord en encadrant l'activité militaire et en la détournant à l'extérieur de la chrétienté, par la croisade, diffusant ainsi le nouvel idéal du chevalier comme « *miles Christi* », combattant du Christ, dont les plus parfaits représentants sont les chevaliers du Temple, les chevaliers de l'Hôpital, ou les chevaliers Teutoniques, c'est-à-dire des hommes de guerre qui acceptaient une discipline d'allure monastique ; ensuite en intervenant dans la cérémonie par laquelle le jeune guerrier, ayant terminé ses apprentissages et pouvant faire preuve de ses capacités militaires, était introduit dans la chevalerie : l'adoubement, cérémonie de remise des armes au départ purement domestique, purement profane, apparue au cours du XIe siècle et qui change à la fin du XIIe - les armes du chevalier sont bénies, déposées sur l'autel, une petite prière précède la cérémonie.

Tout cela se combinant avec une christianisation de l'idéologie chevaleresque.

Le système de valeurs se modifie de manière à se prêter aux impératifs de l'Église : prouesse mais au service des pauvres, largesse mais au bénéfice de l'Église...

L'H. : Qu'est-ce qui se passe quand on quitte le Moyen Age ? Est-ce que la noblesse perpétue ces valeurs-là ?

G. D. : Oui, car dès le Moyen Age, au XIIe-XIIIe siècle, la chevalerie a tenté de s'identifier à la noblesse : elle est héritaire, elle se réclame d'ancêtres glorieux. D'autre part, l'idéologie chevaleresque a continué, dans la mesure justement où elle était liée étroitement à la noblesse, à exercer une fascination sur tout le corps social, par ce mouvement de capillarité qui fait que les gens du peuple tendent à s'élever vers la couche supérieure : très tôt les « *vilains* » ont voulu devenir « *courtois* », ils ont voulu copier les attitudes, les comportements, ils ont adopté les idéaux de la chevalerie.

L'H. : Par exemple ?

G. D. : Surtout l'idée de désintéressement : on cessait d'être vilain ou d'appartenir à la bourgeoisie dans la mesure où l'on cessait d'accumuler l'argent et de faire de celui-ci une valeur essentielle. D'autre part, l'idée de loyauté, et puis surtout la pratique de la courtoisie vis-à-vis des femmes. Prenez le vocabulaire en usage aujourd'hui encore dans les marques de politesse : on présente ses *hommages* à une *dame*.

L'H. : C'est donc tout un mode de vie, toute une civilisation qui s'est répandue peu à peu du haut vers le bas...

G. D. : C'est un modèle culturel construit sur le système de valeurs chevaleresque et qui s'impose à ceux qui se haussent dans l'échelle sociale. Et puis, ces valeurs de chevalerie ont été conservées à l'intérieur de l'institution militaire. C'est dans le monde des armées, des officiers, qu'on retrouverait aujourd'hui les rémanences les plus visibles, les plus sensibles, de l'idéal chevaleresque, à travers la notion d'honneur, la

notion de loyauté, la solidarité entre chevaliers de camps opposés : voyez *La Grande Illusion* de Renoir et la façon dont le commandant allemand de la forteresse traite son prisonnier français.

L'H. : Est-ce qu'aujourd'hui tout cela ne relève pas simplement d'une sorte de folklore ?

G. D. : Je ne crois pas. La chevalerie continue d'apparaître comme un type de perfection virile. Être chevaleresque, pour un homme, c'est contenir sa brutalité naturelle, se maîtriser, vaincre son propre égoïsme. Je crois que ce système de représentations n'est pas complètement évaporé dans notre temps.

L'H. : Que pensez-vous de la vision la plus dégradée, et la plus largement répandue, de cet univers, celle qu'on trouve dans certaines bandes dessinées, films ou romans pour enfants ? Est-ce pour vous une représentation totalement anachronique et ridicule du Moyen Age ?

G. D. : C'est une élaboration ludique à partir de ce qui était une réalité, une reconstruction. Le Moyen Age est un lieu où les Occidentaux de notre temps projettent leurs rêves de prouesse et d'héroïsme, tout cela exalté. Il y a de tout dans la filmographie : des œuvres qui sont sans doute proches de la réalité comme le *Lancelot* de Robert Bresson, et au contraire toute une fantasmagorie de la chevalerie, qui se développe d'ailleurs dans le prolongement des romans du Graal et de leur utilisation du merveilleux - je pense à *Excalibur* de John Boorman.

L'H. : Vous parlez d'héroïsation, d'utilisation du merveilleux... On a l'impression qu'au Moyen Age, déjà, à travers les romans de la Table ronde par exemple, le « public » cultivé ne pouvait être dupe de ce qu'il lisait. Ces aventures, ces vertus chevaleresques extraordinaires étaient bien perçues comme quelque chose de fantasmatique ?

G. D. : Bien entendu. C'était une sorte de projection onirique du système vécu, mais cette héroïsation du chevalier était aussi présentée comme modèle de comportement, pour encourager chacun à s'y conformer autant qu'il était possible. Il est évident qu'Arthur est un personnage mythique, les exploits de *Lancelot* sont des exploits mythiques, mais ces personnages sont créés pour être des exemples - comme les saints dans la littérature hagiographique : il faut qu'ils soient imitables, donc qu'il y ait une certaine similitude avec la réalité. Et ils sont imités effectivement, ce qui fait que le comportement que le poète imagine, peu à peu, est partagé par ceux qui écoutent, qui sont « intoxiqués » par cette littérature...

Propos recueillis par Véronique Sales.

Consignes

Prenez connaissance des questions et répondez-y à l'aide de l'interview de l'historien Georges Duby. Répondez sur une feuille annexe.

Questions

- 1) Autour de l'An Mil, quelle est la perception que les Hommes se font du chevalier? Pourquoi?
- 2) Quels sont les trois « pôles » autour desquels s'organise le système de valeurs de la chevalerie selon Duby?
- 3) Quelles sont les différences entre le chevalier et l'homme du peuple? Donnez au moins deux éléments de réponse.
- 4) Expliquez avec vos mots comment l'Eglise a réussi à « christianiser le système de valeurs chevaleresques. »
- 5) Expliquez ce que veut dire Georges Duby lorsqu'il parle d'une « héroïsation du chevalier ».